



La crise de production de subjectivité Félix Guattari

F - La crise, le problème de reconversion, non pas de reconversion industrielle, mais de reconversion institutionnelle va se poser de plus en plus à grande échelle et là on va bien voir qu'il n'y a pas du tout de réponse. Il n'y a pas de production de subjectivité de rechange. C'est un film d'épouvante la télévision maintenant. On voit bien les lorrains : « ce qu'on veut, c'est produire de l'acier ! » Des masses, des régions entières qui sont dans le délire total. Faites-leur faire de l'acier, tans pis ! C'est incroyable de voir ça. Et les mineurs. Et les autres qui disent : puisque c'est comme ça, on construira un bateau tout seul. Vous avez vu les chantiers navals ? Ils construisent un bateau. On ne leur a rien demandé. Ça ne fait rien. On verra après.

C'est donc une sorte de désastre continental et la question qui, à mon avis, est posée en filigrane, c'est : est-ce qu'il est bien nécessaire qu'il y ait des instruments spécifiques de production de subjectivité dans le cadre d'un tel désastre généralisé ? La réponse générale c'est non : il faut bien faire des choses, il faut être humain, il faut faire des programmes sociaux, mais tout cela ça va tout seul, ça suivra ! Et il y a une confiance totale dans la suite historique. Sauf qu'il y a quand même des exemples historiques où il n'y a pas du tout de reconversion subjective, sinon totalement catastrophiste comme la reconversion subjective au poste crise de 23 en Allemagne. Alors oui il y a toujours quelque chose qui apparaît. Mais attention !

Je pense beaucoup, ces temps-ci, au miracle japonais. C'est vrai qu'il y a un miracle japonais tout à fait paradoxal, en ce sens que là il y a eu une capacité de reconversion des structures archaïques quasiment féodales dans le tissu social, qui ont immédiatement été utilisées dans des schémas de reconversion industrielle. De même, sans doute, aux États-Unis, il y a eu des facteurs de production de subjectivité liés à des structures. Une sorte de niveau primaire d'intégration dans le foudroyant général des États-Unis se jouait au niveau éthique, au niveau de recomposition subjective très segmentaire. Ce qui fait que l'on peut avoir la coexistence de misère totale dans certains ghettos et de groupes qui trouvent leur propre réalimentation sociale et subjective. Mais en fin de compte, il y a quand même une perspective de désastre généralisé qui s'affirme et alors, à mon avis, il n'est pas du tout évident qu'à l'échelle sociale il n'y ait pas un problème de potentiel de réorganiser des systèmes de production de subjectivité. Faute de quoi, non seulement tu as les lorrains, tu as tous les gens qui sont dans la misère, mais tu as le système lui-même qui ne fonctionne pas. Le capitalisme lui-même ne peut pas se reconverter. Sans ce type de reconversion subjective, il n'y a pas non plus d'autre reconversion.

Je crois qu'il y a une homothétie entre la problématique qui se pose là et celle qui se pose au niveau de la schizoanalyse. Quand il y a les va et vient en Italie : on supprime les hôpitaux psychiatriques, puis maintenant la campagne pour les réouvrir, ça se fait quand même sur un fond (il est vrai qu'il n'y a plus de mouvement social porteur) et aussi sur un tissu relationnel, un tissu social qui reste très structuré au niveau de l'économie souterraine, au niveau d'activités (une gestion sociale de toute une série de problèmes). De même en Allemagne, il y a un certain nombre de tissus marginaux qui ont continué d'exister à un certain niveau. Les verts dans certaines villes représentent non seulement 10 % de l'électorat mais représentent aussi un certain type de tissu. Or cela, c'est quelque chose qui semble complètement dévasté, en creux, en France en particulier. L'idée qu'il y ait une problématique des opérateurs spécifiques, cela devient un problème théorique dans tous les registres à la fois. Cela devient un opérateur de théorie pour savoir : est-ce que c'est utile les syndicats, les partis politiques ? est-ce que c'est utile qu'il y ait un certain nombre

de choses qui jouent les fonctions similaires à cela ? est-ce que c'est utile qu'un enfant voit quelqu'un pour parler ? est-ce qu'il faut que ce soit un psychologue, un psychanalyste ? non peut-être pas, mais en tout cas... ? est-ce que c'est utile qu'il y ait des institutions psychiatriques ? Mais y a-t-il un problème spécifique d'opérateurs ?

Là maintenant, cette problématique que l'on se posait à petite échelle avant la crise de 73-74, se pose de façon généralisée en ce sens que, si l'on regarde aujourd'hui comment fonctionnent les mécanismes de régulation et bien c'est assez extravagant parce que non seulement tu n'as plus de parti ou de syndicats, ou bien tu as des syndicats complètement schizophréniques, en dehors de tout, les partis politiques n'existent quasiment plus, sauf à faire des clowneries comme celle de Marchais, le parti socialiste lui-même est un parti de cireurs de bottes, mais le Parlement n'existe pas non plus, le gouvernement lui-même on voit que c'est devenu une mafia autour de Mitterrand qui dirige directement, il me semble qu'il y a une déconnection de ce type d'instrument régulateur producteur de subjectivité, dans même que la problématique d'une réforme, d'un changement, d'une transformation, d'une substitution soit posée. À l'époque du Léninisme, il fallait renverser le pouvoir, les syndicats étaient économistes, trahissaient, il fallait le pouvoir aux Soviétiques, enfin il y avait une idée, il y avait quelque chose.

Là vraiment il n'y a aucune idée de rien du tout. Il y a l'idée de la macro-économie, d'un certain nombre de facteurs : le chômage, le marché, la monnaie, un certain nombre d'abstractions qui ne s'accrochent pas du tout sur la réalité sociale. Je me demande s'il n'y aurait pas intérêt, dans ce public-là, à reposer les problèmes de l'histoire des institutions psychiatriques, l'histoire des agencements producteurs de subjectivité comme problèmes théoriques.

P - Moi je pensais, pour revenir un peu dans le domaine psy, ceci : au plan théorique il y a une annexion de toute la pensée psychiatrique, au sens de la pensée institutionnelle, même éventuellement pensée clinique, une annexion par la politique étonnante dans les problématiques de pouvoir. Autant les questions de pouvoir et les questions de la folie ou de la psychose étaient distantes au XIX^e siècle (et on pouvait les réunir par toute une série de médiations, de maillons intermédiaires), autant maintenant il apparaît, en U.R.S.S. c'est complètement évident, que ce sont des choses complètement coalescentes, superposables et qu'on peut effectivement écrire un livre qui s'appelle : Nouvelle maladie mentale, l'opposition. Cela devient effectivement clair. Et en France il y a un phénomène du même ordre, à savoir que supprimer l'hôpital, ça revient à essayer de faire coïncider le plus possible les dynamismes de la psychose sur le quadrillage socio-administratif de la société française, de l'appareil d'État avec ses rouages particuliers. Il faut que la folie se territorialise sur le socius directement à travers la sectorisation qui est vraiment une tentative de départementaliser la schizophrénie. Faire que la schizophrénie et le problème de la rue, de l'habitation, du commissariat de police et de l'hôpital coïncident. Territorialité et même cartographie de la folie qui se moulent sur les réalisations centralistes, jacobines ou napoléoniennes.

Et par cet espèce de choc extraordinaire culpabilisé lié à la découverte que le phénomène asilaire aurait une parenté très étroite avec le phénomène concentrationnaire, du fait même de cette annexion, il y a eu une ruée de toute la psychiatrie catholique, communiste, tous les gens de bonne volonté se sont engouffrés, côte à côte d'ailleurs, dans l'esprit de la Résistance tout le monde mélangé ; après ils se sont séparés mais en tout cas à la Libération tout le monde était d'accord qu'il fallait en finir avec ça et du côté positif et il y avait l'idée que la meilleure façon c'est de diluer littéralement le phénomène psychiatrique dans tous les pores de la société telle qu'elle était, et dans son organisation telle qu'elle était.

C'est un peu à quelque chose comme cela que l'on est confronté à Trames. Tentative de créer un espace, un lieu, on ne sait pas comment appeler cela car ce n'est pas une institution, qui ne soit pas uniquement préoccupé de pallier à l'hospitalisation, d'être une alternative à l'hospitalisation,

mais qui ne soit pas non plus un réajustement, une réadaptation presque mécaniste aux rouages de la société, de l'administration telle qu'elles sont, un rabattement. Donc c'est là où fonctionne quelque chose qui peut être de l'ordre de l'utopie mais qui peut être un point de subjectivation nouveau. Voilà un aspect du problème.

L'autre aspect c'est (le discursif et le non discursif) qu'on a l'impression que cette prise de position des psychiatres et des théoriciens, mais aussi de la psychanalyse pourquoi pas, a fait que tout le non discursif à l'œuvre dans le délire mais aussi dans le travail thérapeutique a été complètement laissé en plan au profit d'une perspective essentiellement sociologisante qui est bien exprimée d'ailleurs, à mon avis, par Castel, et par Basaglia bien entendu.

Alors maintenant, qui est là pour parler au nom de cette subjectivité non discursive, du Corps sans Organe, des objets partiels ? Ce sont les nouvelles thérapies, ce dont parle Gentis (Lowen, le cri primal) ou alors carrément les sectes, reprises communautaires relativement délirantes sur un mode plus religieux, et aussi les médias d'une certaine manière parce que des histoires comme Psy-show, ça donne aussi à réfléchir : quelque chose de nouveau apparaît, on passe presque la publication à cinq millions d'exemplaires de cas de folie que tout le monde doit voir (N.D.L.C. Pas si fous que ça !) et auxquels tout le monde peut être confronté. On est parti du huit-clos de l'asile : pas question qu'on parle de la folie, relation duelle, etc. et là tout d'un coup les drames des gens sont offerts en spectacle et pris dans un mouvement de participation : des millions de gens participent à cette aventure. Ce serait comme des tentatives qui viennent d'un peu partout pour retrouver justement toutes ces dimensions.

F - Dans l'espace de quelques dizaines d'années il y a eu une formidable tentative d'intégration. C'est très difficile à mesurer. On ne peut donner que des impressions monographiques mais je ne sais pas, moi, quand j'étais petit il y avait des épilepsies, de la violence. Beaucoup de cela s'est résorbé, d'une part par le quadrillage médical, par la chimiothérapie, mais aussi toute autre forme de rupture, de dissidence se sont aussi résorbées et cela c'est un phénomène de parti pris : Oui, notre région est foutue, notre branche d'industrie est foutue, il y a une sorte de passivation, de prédisposition, d'acceptation de l'idée de je ne sais quel type de reconversion. Quelqu'un me disait : quand les même les Japonais, ce n'est pas si bien que ça, regardes tous les suicides ! C'est exactement le contraire parce que quand on voit les statistiques des suicides au Japon – qui sont effectivement considérables – ce sont les mêmes et les types de 50 ans qui se font mettre à la retraite. C'est un processus de régulation merveilleux. C'est le comble de l'intégration. Ce ne sont pas du tout des suicides d'inadaptation. Ils sont superadaptés. C'est le cas extrême mais il y a quelque chose de cette nature : tous les instruments même complètement symboliques, formels, qui servaient à enregistrer en détournant les choses, toutes les méthodes de révolution trahie, il n'y a même plus rien à trahir du tout. Il y a en effet là une conjugaison de la production de subjectivité par les mass-médias, du quadrillage par les équipements collectifs, de la chimiothérapie, etc., – une démultiplication des fonctions d'État qui aboutissent à cela.

Une fois que l'on a dit cela, il y a deux facteurs qui posent problème. C'est d'une part, évidemment, les pays du tiers-monde, où ce travail n'est pas fait du tout et quand on voit au Brésil cette inversion du mécanisme, quand on voit le poids de choses comme le candomblé, religions qui sont en principe afro-américaines, mais en fait qui contaminent toute la population, facteurs incroyables de production de subjectivité. Et d'autre part, il n'est pas du tout évident que le système lui-même, que les phylums machiniques industriels, scientifiques, techniques puissent fonctionner compte tenu de cet état-là. Mais je voudrais qu'on discute, qu'on teste l'hypothèse que la crise c'est précisément, pour une part considérable, la conséquence de cet affaiblissement des modes de subjectivation. C'est-à-dire que la crise, avant d'être économique, c'est le fait que précisément il n'y a pas de relais de subjectivation. Pour illustrer ce que je veux dire, je vais prendre un

exemple qui pour moi est un exemple repère : après la guerre, après la libération, toutes une série d'immenses efforts nationaux ont été faits en France, en Allemagne, au Japon... C'était la reconstruction. Sur la base de pays qui étaient totalement détruits, il y a eu une reconstitution, une modernisation fantastique des industries. Tout a servi à la relance d'une constitution de tous les facteurs de production (de force de travail, de capital, de savoir). Cela s'est fait dans les cadres institutionnels et les idéologies généralement progressistes à un degré ou à un autre qui étaient celle de la période post-fasciste : il fallait construire une société qui, que... avec d'ailleurs à un niveau international tous les mythes onussiens, les plans Marshall, l'idée de coopération internationale.

Or dans ce contexte, on voit que les pays qui n'ont pas décollé, ce sont précisément les pays où il n'y a pas eu de grandes luttes ouvrières, c'est l'Espagne, ce sont des pays où il n'y avait pas eu de processus de social-démocratisation, syndicats, etc. Et en un sens, il m'apparaît établi que c'est l'absence des luttes de classes de type traditionnel, cette absence de relations antagonistes, de revendications sociales qui créait cette vacuité, cette impossibilité de faire décoller. Je pense que l'exemple est à peu près assuré, je le prends seulement à titre d'illustration. Je pense que la problématique d'un New Deal aujourd'hui ne serait pas la problématique de réanimer l'économie, que le vrai New Deal c'est d'abord un New Deal de production de subjectivité. Et que le New Deal a été une hyperproduction de subjectivité artificiellement relancée avec des programmes, une incitation de production de subjectivité à partir de l'État. C'est ainsi que Mussolini, Hitler ont sorti – au moins partiellement – l'Italie et l'Allemagne de ma crise.

Et il me semble qu'aujourd'hui c'est le même type de problème qui se pose : l'essence de la crise c'est le fait qu'il y ait une démotivation subjective, un affaissement généralisé qui fait qu'il n'y a plus les rapports de segmentarité, les rapports d'étayage, d'antagonisme.

Aujourd'hui il est certain que l'intégration mondiale est telle qu'une série de programmes essentiels ne peuvent se concevoir qu'à l'échelle transnationale. Ce qui fait qu'il y a un décalage total entre la capacité d'organiser des entités subjectives (même pas revendicatives mais d'existence simplement : qui est qui et demande quoi à qui ?), il y a un décentrage complet des interlocuteurs. On veut faire de l'acier. D'accord, mais à qui vous demandez ça ? On veut faire des bateaux. Oui, mais pour qui ? Vous demandez ça à Mitterand mais il n'y peut rien du tout. Qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse de l'acier ? des bateaux ? Alors qu'aparavant il y avait quand même un minimum de... On voulait des logements. C'est là, c'est à tel endroit. Il y avait un certain nombre de flux et puis la perspective d'agencer ces flux dans un territoire, tandis que là il y a un décentrement total. Alors c'est à ce moment-là que se posent ces symptômes à la fois d'atonie généralisée de production de subjectivité et à la fois ces perspectives en pointillés de redéfinition d'une production de subjectivité tout à fait internationale (redéfinition des rapports Nord-Sud).

P - Je suis frappé par le fait que l'on retrouve le thème de la partition Nord/Sud dans les schémas psychiatriques. Effectivement toute cette psychiatrie qui se fait d'une manière atopique, donc beaucoup plus disponible à tout ce que la folie a de non-rabattable sur des territoires organisés, se réfugie en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie. Des thérapies qui sont non pas des modèles mais quelque chose qui apparaît comme œuvrant dans un espace qui n'est ni l'espace de la société dans son ensemble, ni un espace reclus, fermé, clos. On peut citer le candomblé, mais il y a effectivement des centaines de thérapies de ce type.

F - Ce n'est plus le problème des thérapies spécifiques. Cela le dépasse complètement. Quand je propose la formule : la subjectivité est métamodélisation, je le prends de façon tout à fait radicale : il n'y a pas de subjectivité qui ne soit pas métamodélisation (sinon le trou noir). Cela veut dire que dans les conditions de production de subjectivité actuelle, il n'y a pas de subjectivité qui ne soit armée.

De deux choses l'une : ou tu as des instruments de production de subjectivité qui s'articulent à un champ social, à un système de production donné, ou ils sont forcément pathologiques (dans un sens large). Mais il n'y a pas de nature, de bon sens, d'état d'équilibre. Tu as un état d'équilibre parce que tu l'obtiens par étayage, tu t'arranges pour qu'il y ait environ 30 à 40 % de classe ouvrière, puis un système de matelas de 20 à 30 % de classes moyennes et des classes aristocratiques. Bon, tu as un étayage comme ça, tu fais vivre une société industrielle pendant 150 ans, très bien ! Et puis maintenant, qu'est-ce que tu fais ? Là il y a un rapport paradoxal parce qu'il est évident que maintenant l'aristocratie ça va être les gens qui occupent des postes de travail, les gens qui sont en position d'être garantis dans un certain type de rapport de poste de travail. Mais attention ! Il ne s'agit pas de revenus. Parce que le revenu, ça peut toujours s'arranger (un S.M.I.G. social quelconque) mais c'est la subjectivité elle-même. Or c'est extraordinaire : on appelait hospitalisme après la guerre les enfants qui avaient été complètement paumés, avaient perdu leurs parents, etc., mais maintenant il y a une sorte d'hospitalisme généralisé. C'est inouï l'affaissement dans toute une série de générations. On ne voit plus du tout à quoi se raccrocher.

La sectorisation il ne faut pas la concevoir simplement comme hygiène mentale. J'avais bien aimé la formule de Castel sur la « gouvernabilité ». Les instruments de gouvernabilité c'est bien autre chose que de s'occuper d'une minorité de malades, de marginaux.

Quand je dis que les mineurs, les Lorrains sont fous, je le pense vraiment. Et les vigneron... Parce qu'en plus, ils ne défendent pas leur niveau de vie, non, l'acier, ils veulent fabriquer de l'acier !

X - Ça me donne le cafard.

F - C'est à la fois complètement noir et complètement euphorique, en ce sens que je ne vois pas du tout – à la différence d'autres qui mettent l'accent sur l'Europe – d'issue en dehors de bouleversements tels que de fait se posent, sur un terrain réel, des problèmes de production de subjectivité qui traversent cette situation. Il y aura un moment ou un autre où ça ne se posera plus en termes de « on veut fabriquer de l'acier » mais ça se posera en d'autres termes où les gens deviendront vraiment zoulous ou katangais. Je pense à une génération d'un autre type de tiers-monde : il va y avoir une tiers-mondisation des 4/5 des pays européens aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, avec par contre hyperhiérarchisation. Je pense qu'il va y avoir un étirement de plus en plus accentué des hiérarchies intérieures, avec des espaces réservés, protégés (la sécurité, la mort). C'est cette clochardisation partielle, cette lumpénisation qui créera des problématiques communes entre des populations de l'Est et de l'Ouest du tiers-monde. Moi je pense à ça. Parce que l'idée qu'il puisse y avoir une gestion globale... Un des plus beaux exemples c'est celui de l'Argentine. C'est là qu'on voit apparaître la naissance d'un nouveau syndicalisme. Quand un certain nombre de pays d'Amérique Latine disent au Fonds Monétaire International : Arrêtez de nous pressurer comme ça, parce que non seulement on ne va pas vous rembourser le capital qu'on vous doit mais il n'y aura même pas les intérêts et ça va déclencher une réaction en chaîne fantastique sur les banques. Alors il y a une négociation internationale : Bon, on vous redonne encore un peu d'argent pour que vous payiez les intérêts, pour qu'au moins la façade soit sauve. Alors ça c'est très impressionnant parce qu'on voit qu'il y a une sorte d'unification *a minima* des catastrophes. La gestion du gouvernement socialise actuel en France c'est une gestion des catastrophes et je pense qu'à l'échelle mondiale c'est quelque chose comme cela qui est en train de se produire. Voyez cette situation hyperparadoxale entre la Pologne et l'U.R.S.S. C'est quelque chose de cet ordre.

V - Cela permettrait que quelque chose émerge ?

F - C'est une situation de l'abaissement de l'entropie qui permettrait à ce moment-là un redémarrage de processus loin de l'équilibre. En effet, le processus ne pourra partir loin de l'équilibre qu'à la condition qu'il soit transnational. Alors évidemment, tant que tu as les cadres nationaux, tu n'as aucune chance qu'il apparaisse rien. Il faut donc arriver à ce qu'il y ait une sorte de paupérisation généralisée, comme chez les marginaux, comme à la belle époque hippie parce que finalement il y avait tout de même là une préfiguration dans un milieu restreint d'une clochardisation qui permettait un certain nombre d'effets, à petite échelle de laboratoire.

P - La question que je voulais poser, c'est : est-ce qu'on est là dans une sorte d'hypothèse fondamentalement marxiste qui consiste à dire : après le prolétariat-classe-sujet, il y a une autre classe – qui se définit peut-être par le fait d'être hors le processus de production, ce sont les chômeurs, les gens qui n'ont rien à perdre ni à gagner...

F - Sauf que dans le marxisme ils étaient dans le processus de production. C'est une grosse différence.

P - C'est donc une « classe » qui devient classe-sujet et qui va produire sa propre culture, ses idéaux, ses utopies, ses valeurs, sa morale, sa sexualité et tout le reste (y compris sa notion de folie et de normalité), est-ce de cela qu'il s'agit ?

Où s'agit-il de l'hypothèse que c'est par là que doivent apparaître finalement des modes de sémiotisation complètement différents ?

J'essaye d'y penser en d'autres termes en disant que peut-être il existe du côté des usages du corps ou de la musique ou des modes de vie une préfiguration de modes de sémiotisation complètement différents.

Je suis très frappé par le fait que les marginaux, mes pauvres, les gens qui ne mangent pas à leur faim sont probablement, en majorité, pris dans les réseaux d'un certain type de subjectivation, de consommation, des usages du corps, de rythme, de rapport au temps et à l'espace encore très étroitement contrôlés par les zones fortement hiérarchisées et concentrées du Capital. À savoir que ce qui marche c'est quand même le transistor, le football ; c'est le grand phénomène de masse qui touche effectivement les gens les plus déshérités et qui sont pour le moment un mode de communauté et de rassemblement très discutables, très équivoques. Je suppose quand tu fais allusion à quelque chose qui trouerait le système de part en part, il ne s'agit pas de cela ; mais pour le moment on a quand même l'impression que ce sont ces modes-là, ces religions-là, ces espèces de liens là qui sont totalement évidents.

Ce qui serait intéressant, ce serait d'essayer de repérer quel type d'objet, ou quel type de phylum, quel type de matériau peuvent apparaître là qui ne soient pas déjà totalement pris dans ce système de quadrillage. Ainsi la passion argentine pour le football m'a exaspéré en un temps. Cette classe, ce groupe de gens que tu désignes comme d'où peut-être peut venir quelque chose, comment peut-on imaginer qu'il se déprenne de cette...

F - Ce que tu décris là, c'est en terme de flux et de phylums. C'est-à-dire que, bien entendu, l'ensemble des flux d'information, de connaissance, que tu les prends au niveau où ils sont, jouent toujours à sens unique. Ils discursivent toujours.

Là on ne peut absolument pas attendre, dans cette logique des systèmes tels qu'ils sont organisés, qu'aucun objet ne se détache puisque tous les événements, précisément, sont pris dans le système de circularité.

Dans l'autre type de logique que je superpose à celui-là, les mêmes éléments de discursivité sémiotique sont pris à contresens, et à ce moment-là, c'est en tant qu'ils produisent non pas des

discursivités comparées les unes aux autres, soit dans le domaine matériel, soit dans le domaine des phylums machiniques, mais c'est en tant qu'ils produisent de l'existence, des territoires sensibles et des univers. Dans cette logique-là les constellations qui émergent il est vrai qu'elles conservent les mêmes éléments, mais dans un cas tu as des productions sémiotiques et dans l'autre des productions subjectives. Par exemple les mêmes phrases qui vont signifier quelque chose dans le rêve sont prises dans un agglomérat subjectif qui leur donne non pas une signification, mais une portée existentielle. C'est-à-dire que dans ce registre-là tu as une véritable invention, production de subjectivité. Tandis que là tu as une production de sens et les productions de sens par définition, sont toutes prises dans un quadrillage paradigmatique.

Ces productions existentielles, de deux choses l'une, ou elles sont articulées dans un effet qui va faire qu'il y aura correspondance, ajustement, stratification des différents niveaux de déterritorialisation, ou il y aura un certain rapport d'effet entre les déterritorialisations, entre les niveaux subjectifs (entre ce que j'appelle les niveaux d'affects et les niveaux d'effets) ; auquel cas, régulation du système : les effets du système auront les affects qu'ils méritent. Ou il y aura – ce que je pense est l'essence de la crise actuelle – un décalage entre ces niveaux-là. C'est-à-dire que là où il y a un certain type de discursivité, il y aura bien une correspondance, un minimum d'organisation des territoires sensibles, et d'un autre côté ce n'est pas ce type d'éléments qui servira de relais pour produire de la subjectivité. Et ce décalage-là forcément fait un dérèglement général puisque le niveau de déterritorialisation n'est rien d'autre que le type de double jeu, de contresens qui fait que la phrase qui me sert pour vous dire des choses, pour articuler quelque chose, mais me sert aussi à me constituer comme entité subjective à travers le phrase que je dis. Donc ce serait sous une forme mieux élaborée – du moins je le pense – ce que Lacan disait en parlant du désir de l'autre. Mais là ce n'est pas une altérité transcendante, ce n'est pas un grand Autre, c'est de deux choses l'une : ou tu l'as l'autre ou tu ne l'as pas. Si tu ne l'as pas, tu n'as pas le sujet non plus. Et pour l'avoir il faut le construire, dans des systèmes de flux et de phylums qui doivent te permettre à la fois d'être dans des effets matériels, de production économique, mais en même temps doivent te donner la production de subjectivité. À partir du moment où tu n'as plus la production de subjectivité c'est un dérèglement foncier dans l'économie des flux énergéto-spatio-temporels. Alors on arrive à des situations... pré-révolutionnaires ! Tu avais une économie bien régulée sous l'Ancien régime, qu'est-ce que tu voulais de plus ? Mais il y a eu un certain moment où un certain nombre de flux capitalistiques (des flux de monnaie, des flux technico-scientifiques) ne pouvant se subjectiver nulle part, n'ayant nulle part où s'intégrer, ça a fait claquer le système. Quel système ? TOUT. Tous les systèmes de subjectivation ont claqué, aussi bien les systèmes ancestraux de régulation au sein des aristocraties que les systèmes ancestraux de la paysannerie. Les paysans n'étaient pas du tout révolutionnaires pendant la Révolution française. On a bien vu les Chouans. Mais n'empêche que leur subjectivité était foutue par terre parce qu'elle n'avait jamais été autonomisée. Elle était produite comme le reste par l'église, par les mythes, par la royauté.

Or il semble qu'on ait une situation identique. Le système actuel peut parfaitement marcher. Reagan et les autres ont raison. Ils disent : qu'est-ce que vous voulez de plus ? Ils en savent mais il n'y a pas d'autre moyen pour motiver les gens à produire, à travailler que d'avoir un tel système. Oui en effet tout va bien. Ce n'est pas très moral, c'est un peu dégueulasse, mais enfin l'histoire en a vu d'autres !

Sauf que tout ne va pas bien du tout. La preuve d'ailleurs c'est qu'on est en pleine crise. Parce que du point de vue de l'économie des flux, ça coûte cher, mais enfin c'est comme ça. Sauf qu'il n'y a pas de production de subjectivation correspondante. Ce type d'économie peut fonctionner pour une aristocratie qui va maintenant se concentrant, en se réduisant comme une peau de chagrin. Produire quoi pour qui ? Et maintenant cela devient à l'échelle planétaire. Ce n'est même

pas du tout la question du chômage : donner du travail à tout le monde. C'est simplement qu'il y a une dérégulation de l'ajustement de la production de subjectivité. Mais ce n'est pas vrai. C'est vrai pour l'Iran, c'est vrai pour des pays qui retombent dans des mythes démocratiques transitoires comme l'Argentine, le Brésil. Mais jusqu'à quel point est-ce que, à travers ces archaïsmes de production de subjectivité, ça va résoudre la question ? Ils n'ont pas résolu le problème en Iran et non plus en Amérique Latine.

De deux choses l'une : ou quelqu'un, qui que ce soit, produira de nouveaux instruments de production de subjectivité qu'ils soient bolchéviques, maoïstes ou n'importe quoi ; ou de toutes façons la crise continuera de s'accroître. Alors la question n'est plus de savoir s'il y a d'autres instruments de production de subjectivité. C'est de savoir qu'il y en a. Ou s'il n'y en a pas. Pour l'instant il n'y a que des emplâtres. Il y a la vieille religion catholique, la vieille religion marxiste. Et puis il y a surtout ce que tu décris : cette immense efflorescence de mythes locaux, c'était la fonction de toutes les religions asiatiques dans le Bas-Empire. Et puis il y en a un qui en effet a eu son phénomène d'amplification et a servi de référence de subjectivation fantastique avec le christianisme. Mais il a fallu quelques millénaires pour que ça décolle.

Tout cela c'était pour revenir au problème que tu posais. Pour moi, dans cette description, il n'est pas du tout entendu que du traitement des flux va apparaître une nouvelle idéologie, une nouvelle sexualité, une nouvelle culture, tout ce que tu as dit. Bien sûr que non. Ou il y aura un déclin dans un certain type de rapport de production avec une production de subjectivité, avec le fait que ce n'est absolument pas donné et qu'il y a une coupure... Alors le problème est d'ajustement exactement comme en chimie quand tu cherches un cristal qui va faire catalyser. Tu l'as ou tu l'as pas. Si tu ne l'as pas, la réaction n'a pas lieu. C'est simple.

Alors à ce moment-là c'est : quel est le processus, l'agencement, la concaténation singulière (elle ne peut être que singulière au départ puisqu'elle n'existe pas) productrice d'un processus qui singularise l'ensemble des composantes (et puis après elle n'est plus singulière, bien sûr) qui réaligne cette situation productive.

La question qui me paraît être cruciale c'est : est-ce que le système existant, qui est quand même très élaboré, très sophistiqué, d'abord dans le domaine technico-scientifique où incontestablement il y a un décollage prodigieux, la société capitaliste gère de façon exceptionnelle et il y a une gestion assez habile de la sémiotisation économique (dollar F.M.I.). Dans cette crise il y a quand même une sorte de virtuosité, il faut bien le dire (économie monétaire) et même il n'est pas exclu qu'au niveau de la gestion écologique, gestion sanitaire, des familles... Et cependant c'est une crise majeure. Une crise de quoi ? À mon avis c'est une crise majeure parce que la question qui est presque sur le bout de la langue de tout le monde est celle-ci : Merde, il faut quand même une religion une idée ! Personne n'ose le dire mais on ne peut pas rester en suspens comme ça. la guerre, on a essayé de relancer ça comme grande religion. Des millions de gens ont dit : À bas la guerre ! Mais ils ne sont pas très convaincants. Ils ne la font pas, la guerre depuis longtemps. Il y a quand même quelques petites guerres, tout le monde s'intéresse. Pas trop d'ailleurs. Sauf quand elles donnent des images à la télé.

Ça ne donne pas une consistance mythique ; ça ne donne pas envie de partir aux Croisades ou de faire la Révolution d'Octobre !

P - Autre question : est-ce que la psychose appartiendrait plutôt à cette zone cinquième mondiale dont tu parles. Est-ce que tu penses qu'elle a une quelconque connivence avec ça ?

F - C'est-à-dire est-ce qu'il y aurait une production générale de psychose, autrement dit, ou est-ce qu'il y aurait une part de la psychose qui créerait des conditions pour que des processus de subjectivation émergent ?

P - Je regardais les phénomènes de smurf. Tu vois les mômes de 13-14 ans qui se mettent à danser comme les catatoniques en fait. Alors plus ils sont robotisés, mécanisés et mieux c'est. Déjà à l'école ils sont branchés sur l'informatique, etc. On retrouve effectivement des processus de schizophrénisation gestuelle, musculaire. Alors est-ce que ça va dans le sens de cette déterritorialisation schizophrénique généralisée qui fait que, à terme, il y a sans doute des points de rencontre, des territoires sensibles à la jonction des gens paumés du tiers-monde, de ceux qui survivent comme ils peuvent dans l'hémisphère Sud...

F - Sauf qu'on est bien d'accord que ce n'est pas des gens. Ce sont des phylums mécaniques, des univers qui eux se transmettent, se captent. Alors à ce niveau-là c'est la joie. À la limite plus c'est cette espèce de merde, plus je pense, en effet, qu'il y a beaucoup de gens qui ont une perception différente.

P - Il y a des territoires comme ça du côté de la science-fiction où il n'y a plus rien d'humanoïde, couleurs, gaz qui se rencontrent...

F - Le problème n'est pas de trouver une hypersingularité schizophrénique en soi, le problème est qu'il y ait concaténation entre les processus qui concourent à faire marcher les machines (techniques, sociales, économiques) et les processus de subjectivation. S'il n'y a pas cette quadruple articulation, ça ne marche pas. Il faut prendre des exemples énormes : par exemple l'Iran ça marche comme en 14. La Belgique ça ne marche pas. La Lorraine ça ne marche plus du tout. C'est à ce niveau-là. Qu'est-ce qui ferait que le Brésil ça marche ? Pour ma part, je ne suis pas du tout convaincu que ce soit la démocratisation actuelle qui marche. C'est possible que je me trompe. Ceci dit pour l'instant ça marche. Qu'est-ce qui va se passer après ?

Il faut changer les grilles de lecture de l'histoire. Qu'est-ce qu'ils regardent, les gens ? Ils regardent et ils voient des choses.

A - J'ai remarqué quelque chose en Algérie. Avant l'introduction de la télé il y avait traditionnellement les soirées avec les veillées. Puis le jour où la télé a été installée, le relais ne faisant pas parvenir les images, les gens commençaient à ouvrir le poste, puis de temps en temps voyaient une image passer, tiens ! De plus en plus de gens rentraient de bonne heure du travail. Puis le jour où la télé a commencé, les longues soirées avec les contes, c'était fini. C'est comme le phénomène de Dallas. Les gens regardent avec passion. Ils sont fascinés par l'ameublement des salons. On a même créé de très beaux tissus qui s'appellent « Dallas »...

F - C'est ça tu vois, le truc. Quand on disait avec Deleuze que Kafka avait saisi un certain niveau d'appauvrissement de la langue allemande dans le contexte très particulier qui était celui des Juifs à Prague, à la fois aristocrates et à la fois complètement pris dans des rapports d'oppression raciale. Ou pour Beckett... Il faut arriver à un certain niveau et à partir de là... Et ce qu'il vient de dire me semble très intéressant et c'est pour cela que je dis : ça au moins c'est de la poésie ! Ils font un tissu : Dallas. Ils regardent... C'est comme s'il y avait un point de réversion. À partir de là, d'accord ! C'est embêtant, ils ont foutu en l'air les contes orientaux... C'est cela que je vois comme point de subjectivation qui à un certain moment anticipe le processus de subjectivation, à savoir qu'il est vraiment transethnique, transnational.

P - Est-ce que ce ne sont pas des productions plutôt immobiles dans leur universalité même, stéréotypées, sérielles, à l'opposé de ce qu'on pourrait penser être des points de départ de quelque chose ?

F - Dans la référence de gauche FPh, oui bien sûr, mais dans la référence TU, ce sont des chaînes a-signifiantes. La question c'est que ce sont des chaînes a-signifiantes qui sont productrices de subjectivité. C'est-à-dire qu'effectivement, à ce moment-là, il y a un phénomène qui n'est plus au rendez-vous de l'existence. Et si jamais par contre, à partir de ce point de re-subjectivation se met à fonctionner quelque chose, ton catatonique smurf, si tu le mets sur la scène de l'opéra, ça donne Bob Wilson. Il semble que c'est cela la notion de singularité. Tu recrées un alphabet existentiel.